

Les complaintes de Fontenay

Aux veillées d'hiver, les anciens aimaient conter les récits des complaintes qui se chantaient autrefois à Fontenay. Ils disaient que ces chants étaient à l'image du monde : parfois sombres comme les malheurs des hommes, parfois éclatants comme les joies de la vie.

Ainsi l'on se souvenait d'Hugues de Crécy, surnommé Hugues le cadavre. Seigneur de Châteaufort et de Fontenay, il avait laissé derrière lui la réputation d'un homme perfide, capable d'attirer son propre cousin dans un piège, de le faire enfermer deux ans durant, avant de le réduire au silence et de le jeter dans les fossés.

Et pourtant, à l'autre bout de ces récits, au milieu de ces complaintes, on y chantait aussi la beauté... et de ces complaintes s'est renforcé la légende des roses de Fontenay, blanches et délicates, qui faisaient déjà la renommée du village.

Parmi ces complaintes, l'une était plus poignante que toutes les autres. Elle racontait le destin de Marie de France, fille du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine.

La jeune princesse, belle et fière, avait donné son cœur à un chevalier sans fortune du nom de Lautrec. Il n'avait ni terres, ni titres, mais il avait pour lui la bravoure et la fidélité. Leur amour, simple et sincère, ne tarda pas à circuler parmi les courtisans, attisant la colère du roi.

Car pour Louis VII, un tel attachement n'était pas digne de sa fille. Alors, d'un ordre sec, il fit enfermer Marie dans une haute tour, jurant qu'elle n'en sortirait que lorsqu'elle renoncerait à cet amour jugé indigne.

Sept années passèrent. Derrière ses murs sombres, Marie ne céda jamais. Sa voix montait de la tour comme une plainte, répétant qu'elle préférait la captivité à l'oubli de son chevalier. Et ses mots, transmis de village en village, devinrent un chant dans tout le Hurepoix, de Monthéry à Verrières, jusqu'à Fontenay.

Les années s'écoulaient, mais rien ne brisait la résolution de Marie. Chaque fois que son père venait lui rendre visite, il lui lançait les mêmes mots :

— « Ma fille, il vous faut renoncer à cet amour, ou vous resterez dans la tour. »

Et chaque fois, la même réponse s'élevait, obstinée :

— « Je préfère demeurer dans la tour, mon père, que de trahir mon cœur. »

La prison dévorait peu à peu sa jeunesse. Ses pieds se meurtrissaient dans la pierre froide, ses joues se creusaient, son corps s'affaiblissait. Mais son cœur, lui, demeurait ferme.

Le peuple, qui entendait parler de sa constance, chantait son courage. Dans les villages, on murmuraît son nom comme un exemple de fidélité. Mais au fond de la tour, Marie se consumait, préférant l'ombre et la souffrance à la trahison de son serment.

Au bout des sept longues années, la force abandonna Marie. Sa voix, jadis ferme, s'éteignit en un souffle, et la princesse mourut dans sa prison, fidèle à son serment jusqu'au dernier instant.

Son corps fut soigneusement préparé pour l'ensevelissement et la procession avançait avec lenteur vers l'église, les cloches accompagnant chaque pas. Les villageois suivaient en silence, certains pleurant la jeune fille qu'ils n'avaient connu que par ses complaintes.

C'est alors qu'un cavalier apparut au détour d'un chemin. Poussiéreux, marqué par les campagnes lointaines, il revenait de croisade. C'était Lautrec.

Lorsqu'il vit la bière, il comprit aussitôt. Le désespoir le saisit et il s'élança

vers la dépouille de sa bien-aimée. Tombant à genoux, il prit les mains glacées de Marie et appela de toute son âme. Ses prières montèrent avec une telle force que, dit-on, le ciel lui-même s'émouva.

Alors, miracle : les yeux de la jeune fille s'ouvrirent, sa poitrine se souleva, et son souffle revint. Devant la foule médusée, Marie se redressa, pâle mais vivante. On cria au prodige, et l'on dit que l'amour de Lautrec avait triomphé de la mort.

Mais cette joie fut de courte durée. Car au lieu d'embrasser son sauveur, Marie détourna son regard. Sa beauté retrouvée s'assombrit d'une cruauté soudaine, héritée peut-être de son père ou de son âme qui, elle, ne semblait pas avoir retrouvé la vie. Et dans un geste aussi brutal qu'incompréhensible, elle fit précipiter Lautrec dans l'étang où il aimait pêcher chaque jour.

Le cri de Lautrec résonna un instant dans l'air glacé, puis les flots se refermèrent sur lui. L'étang, noir et immobile, avala son corps sans un remous, comme si l'eau elle-même s'était faite complice du destin.

Les témoins restèrent figés. Certains jurèrent avoir vu l'ombre d'un bras se tendre sous la surface, d'autres affirmèrent que l'eau s'était troublée d'un rouge sombre avant de redevenir claire. Mais nul ne put secourir le chevalier.

De ce drame naquirent des complaintes qui circulèrent de Monthléry à Verrières, de Palaiseau à Fontenay. Elles rappelaient la cruauté de l'homme et la fragilité de l'amour, toujours menacé par la jalousie, l'orgueil ou la trahison, comme lorsque fut chantée aussi l'histoire d'une jeune fille enlevée par trois capitaines qui, pour sauver son honneur, feignit la mort. Effrayés, ses ravisseurs la ramenèrent à son village et l'enterrèrent sous un rosier blanc. Trois jours plus tard, elle se releva, intacte, et sa vie, telle une fleur, renaquit.

Ainsi, dans la mémoire des villageois, l'étang devint le miroir sombre des passions destructrices, tandis que le rosier blanc de Fontenay incarna la renaissance de l'amour, la fidélité et l'espérance.

C'est ce rosier, fragile et tenace, qui représenta peu à peu l'âme du village : un romantisme où la douleur et la beauté s'entrelacent, comme les épines et les pétales d'une même fleur.

Et les anciens concluaient ainsi, la voix adoucie par la chaleur des flammes : «Les roses de Fontenay ne sont pas de simples fleurs éclatantes. Elles portent en elles la mémoire des chants et des drames, des fidélités à toute épreuve et des amours brisés. Elles sont l'écho d'un romantisme qui traverse le temps, sombre parfois comme l'eau des étangs, lumineux parfois comme l'aube sur une roseraie. Elles sont, disaient-ils, l'âme même de Fontenay : une beauté fragile mais tenace, où se mêlent douleur et espérance, comme les épines et les pétales d'une même branche.»

Et lorsque l'on contemple encore aujourd'hui un rosier blanc dans un jardin de Fontenay, on croit entendre, dans le souffle du vent, le murmure des anciennes complaintes : des histoires d'amour et de trahison, de larmes et de renaissance, que la ville a choisi de garder vivantes dans le parfum de ses roses.